

2

Il était une fois Sartre. Rien qu'une fois, un dimanche matin. L'écrivain marchait lentement dans la rue. Il savourait le printemps nouveau. Les femmes portaient des jupes courtes et des chemisiers transparents sous leurs vestes déboutonnées. Sartre était heureux. Il se serait presque aimé dans ses habits trop larges.

Sartre descend le boulevard Edgar Quinet. Le marché bat son plein. Odeurs de fleurs coupées, mimosas, lilas, œillets, des premiers fruits rouges,

du céleri, du persil, du fenouil. Sartre s'étourdit. Il se laisse porter par la foule. Il joue les touristes dans son propre quartier. Parfois il remarque de la surprise dans un regard. Quelqu'un se retourne sur lui et chuchote à l'oreille d'un autre. Sartre s'amuse.

Un peu plus loin, on entend un accordéon. Sartre allume une Boyard. Il jette l'allumette par terre, fait quelques pas encore, s'arrête au milieu du marché. On le bouscule, on s'excuse. Sartre répond d'un sourire vague ou d'un geste de la main à peine perceptible. Cet air là-bas, il le connaît. Une chanson de Damia, juste avant la guerre. En ce temps-là, Sartre affectait de mépriser la chanson rengaine. Le jazz, le blues, oui. Ou Kurt Weill. Mais pas ces plaintes de trottoir. Pourtant, il n'avait pas échappé à Damia. La t.s.f. ne diffusait qu'elle. Ou d'autres, les mêmes. Fréhel, Florelle, Lys Gauty. Il n'aurait jamais cru se rappeler les noms. Comme cette chanson. Il l'a entendue en quoi, 38, 39? Elle continuait de jouer dans sa mémoire et il n'en savait rien.

Il jette sa cigarette par terre. Il l'écrase sous son talon. Il oublie tout, autour de lui, les gens, les parfums, les couleurs, les cris, tout pour entendre l'accordéon, seul. Les paroles reviennent, malgré lui. Et là-haut, les oiseaux. C'est ça, et là-haut les

oiseaux. Il fredonne sans arriver à trouver la suite. Il laisse l'accordéon chanter pour lui. Et ça lui revient, d'un coup, le refrain entier. Et là-haut les oiseaux, qui nous voient tout petits si petits. Il ricane de son émotion. Il est vexé de se souvenir aussi facilement de cette scie. La fin arrive maintenant. Une vraie mécanique. Et crient aux fous, aux fous! Sartre enchaîne sur l'accordéon. Et crient aux fous, aux fous. Sa voix tremble. Quelque chose se bloque dans sa gorge et l'oblige à se taire. La musique continue.

Sartre a envie d'aller vers l'accordéoniste. Il résiste. Il préfère ne pas le voir. Un vieux, comme lui. Le même passé. Pas tout à fait, bien entendu. Le musicien n'est pas sorti de Normale et n'a pas eu sa photo dans les journaux. Mais le reste. Il a connu la guerre et les poils de barbe qu'on découvre gris en se rasant. Il a eu peur en écoutant les mêmes nouvelles au poste. Ils ont porté le même uniforme. Ils ont peut-être vécu l'espoir dans les mêmes meetings. Même si tout cela est faux, il reste cet air. Parmi ceux qui font les courses avec leurs enfants, il n'y en a plus beaucoup pour se souvenir.

L'écrivain se dégoûte. Des sentiments qui poisent. On se laisse aller et on se retrouve sale, un peu gluant, avec le besoin de se laver les mains et de

boire un café fort. Pourtant, il ne se décide pas à quitter le marché. Il ne souhaite plus aller vers l'accordéon mais celui-ci le retient. Toujours le même air. Sartre est seul, sans doute, à l'écouter. Il reste planté, les bras le long du corps. Un coup d'épaule le fait tourner à gauche. Le choc d'un cabas le ramène droit. Tout doucement, sans qu'il s'en rende compte, il sombre dans une douce hébétude. Déjà, sa tête s'incline. Il oscille sur lui-même. Il devient pâle. On lui dit quelque chose, il ne comprend pas. Il voudrait sourire, rassurer, tout va bien, c'est la musique, laissez-moi, je suis idiot, à mon âge, pour une chanson de deux sous. Il ne commande plus à son corps. Il a beau fixer sa volonté sur elles, ses lèvres restent pincées. A peine tremblent-elles.

— Non, se dit-il, je ne tomberai pas.

Il se raidit mais le sol se dérobe. Sartre part à la renverse.

Une main ferme le retient. Un bras le soutient à la taille.

— Ça ne va pas, grand-père ?

Deux agents en képi le dévisagent avec compassion. On leur a dit d'aider les vieux au commissariat. Le chef sera content.

— On va vous ramener chez vous.

— Vous savez où c'est, chez vous ?

— Vous n'avez qu'à nous le dire. On s'occupe du reste.

Sartre s'est redressé. Il se force à voir. Les gens autour de lui qui prennent des visages de circonstance. Les deux flics. Ils parlent entre eux, bien haut, pour que les ménagères donnent leur avis. Au fond, ils sont plutôt embêtés.

— Ça n'a pas l'air d'aller du tout.

— Il faut l'emmener à l'hôpital.

— Dites, grand-père, ça vous plairait d'aller à l'hôpital.

— Si ça ne va pas, ça vaut mieux.

Sartre se dégage avec méchanceté. Il siffle entre ses dents :

— Fichez-moi la paix.

Il s'éloigne aussi vite qu'il peut. Un des agents veut le rattraper. L'autre le retient. D'abord, pas d'ennuis. Les spectateurs se dispersent, déçus. Ils espéraient le car et la sirène, Sartre sur un brancard.

L'écrivain marche jusqu'au bout de ses forces. Il arrive enfin à un croisement. Il traverse, prend une rue de côté. Voilà, il échappe au marché. Ici, on ne le voit plus. Il s'arrête devant une porte cochère, reprend son souffle. L'envie d'une cigarette. La fumée de la Boyard se confond avec le goût de la rue. Ce qui s'est passé, Sartre décide qu'il n'y pense

pas. D'ailleurs, il se sent tout à fait bien. Et, même, assez gai.

Les deux agents ont repris leur ronde. Ils n'en reviennent pas. On leur avait enseigné que les vieux seraient ravis de leur zèle. Celui-là, ils le retiennent.

— J'ai déjà vu sa tête quelque part, dit l'un d'entre eux.

L'autre se marre. Un petit vieux tout laid, rabougri, amaigri, tu parles. Ce n'est pas ça qui manque dans le quartier. Comme les bics. Il y en a tant et tant, on ne les distingue plus les uns des autres. Mais le collègue persiste.

— Je l'ai déjà vu, je te dis.

L'autre cède pour ne pas se fâcher. Un si beau dimanche matin.

— Normal. A force de faire le boulevard.

— C'est ça.

Il se peut que ce soit ça. Au fond de lui-même, le policier n'est pas convaincu. Il regardera au commissariat dans le fichier. Souvent, l'occasion fait la promotion.

3

Naturellement, l'agent ne regardera pas dans le fichier. Il fera la belote avec les collègues, il boira du rouge et de la bière. Son service terminé, il rentrera chez lui plein d'ardeurs. Les enfants se chamaille-
ront, la télé braillera, l'épouse sentira la vaisselle. Adieu, ardeurs.

En attendant, Sartre continue son chemin. Un chemin déjà plus rude. Ses jambes commencent à lui faire mal. Une question de circulation du sang. Et puis, il ne le croyait pas mais c'est vrai : plus on marche lentement, plus on se fatigue.

Il faut qu'il s'arrête un moment. Ici, il ne passe

pas grand monde. Il ne gênera pas. Sartre s'adosse à une palissade. Il y a un chantier derrière. Ils démolissent le quartier. A la place poussent des Vergers de Montparnasse et des Roseraies du Quatorzième. Sans compter les Fontaines d'Arcadie qui hantaient l'imagination d'un promoteur. Sartre, ça le réconforte d'être vieux. Au moins, il ne sera pas obligé de vivre dans ces saloperies, avec entrée couverte de miroirs, plantes vertes et bassin d'eau bleue obligatoires. Il ne les verra même pas.

Il n'a plus mal tout à coup. La colère. Rien de tel qu'une bonne bouffée d'indignation, il se connaît. Il lui est arrivé de s'exalter pour le plaisir, uniquement. On s'interrogeait autour de lui. Comment, il défend ça? Il expliquait. Il arrivait toujours à tout expliquer. Il savait qu'il y trouvait, il ne sait comment dire, un équilibre. Ou plutôt, la force d'aller plus avant. Comme quand, enfant, pour se tirer du lit, il s'inventait une captive blonde à délivrer chez les pirates. Il sautait à terre, sabre en avant. Sartre arrive. C'était cela, exactement. C'est encore cela, ce matin. En dérisoire. Sartre va arriver. Il repart, un pied devant l'autre, avec timidité, une espèce de respect pour son corps dont il ne prévoit plus les réactions.

Il marche en prenant des précautions. Le trottoir, qu'il distingue mal. Les passants, qu'il faut

surveiller. Ce qui surgit des maisons ou des boutiques, toujours imprévu. Tout cela lui demande un effort immense. La sueur perle à son front. C'est vrai, pense-t-il, j'ai perdu l'habitude de sortir sans elle. Il se surprend à la regretter. Il l'aurait attendue, elle l'accompagnerait. Elle le tiendrait par le bras. Elle veillerait aux traîtrises du dehors. Il n'aurait qu'à lui parler ou à se griser de la rue. Une fille zigzague sur une planche. Sartre a juste le temps de s'écarter. Décidément, il n'a pas, pour l'instant, droit aux regrets.

Cent mètres plus bas, sur la droite, une affiche. Se détachent sur fond noir un nom et un titre en lettres blanches. Sartre. *Huis clos*. Il n'y fait plus guère attention. Il ne l'aurait peut-être même pas remarquée sans Olga. Une comédienne. Une brune aux yeux mauves. Il y avait un problème de droits, elle était venue demander à Sartre de les aider. Il avait été séduit par cette voix grave qui chante les fins de phrases. Il lui avait accordé tout ce qu'elle voulait et elle s'était penchée sur lui pour le remercier. Il l'avait retenue par la main. Elle n'avait pas bougé, surprise. Elle restait fixée dans son mouvement, comme sur une photo, le buste tendu en avant, la bouche plissée pour un sourire qui n'arrivait pas à se dessiner. Il l'avait lâchée. Son visage de vieux, sa peau de vieux. Il se détestait.

Sartre atteint maintenant la rue de Rennes, juste devant la tour. Il se heurte à un attroupement. Il essaye de voir. Deux enfants jouent du tambourin. Un homme, torse nu, la peau luisante de sueur, installe une échelle double. Il a les cheveux noirs, avec une mèche blanche et du gris sur les tempes. Il travaille vite, sans un mot. A peine un coup d'œil vers les gamins quand ils ralentissent le rythme. L'échelle est prête. Elle est haute d'à peu près cinq mètres. L'homme met ses mains en porte-voix. Il annonce le spectacle. Et maintenant, mesdames-messieurs. Sartre l'écoute sans surprise. L'homme travaille dans le quartier depuis des années. Spectacle unique au monde. Quand l'écrivain l'a vu pour la première fois, le bateleur portait de superbes boucles brunes qui lui tombaient sur la nuque. La chèvre acrobate. Il l'avait déjà mais présentait aussi des singes et des chiens. Disparus. Les affaires marchent moins bien, l'homme n'a pas remplacé les animaux. Sartre veut s'en aller. La foule le coince, il ne peut pas se dégager. Une jeune fille en robe bleue à paillettes, pieds nus, amène la chèvre. Elle la tire par le collier. L'animal résiste. On lui a collé un œillet rose derrière l'oreille. La jeune fille injurie la chèvre. Celle-ci s'arc-boute sur ses pattes de derrière. Le public s'amuse. Le bonimenteur en profite. Encore quelques pièces, le

spectacle va commencer, mais, vous le constatez, la chèvre acrobate refuse de faire son numéro pour si peu. On applaudit. On lance de la monnaie. Les tambourins fatiguent. Le bonimenteur tape du pied. Les tambourins retrouvent le rythme. La jeune fille a tiré la chèvre au pied de l'échelle. L'animal baisse la tête. Elle gratte le sol avec un sabot. Sans conviction. Elle a appris qu'il ne se cache rien sous les trottoirs de Paris. La jeune fille valse en faisant voler sa jupe. Elle parcourt le cercle du public. Les spectateurs aperçoivent des cuisses brunes. Un type, derrière Sartre, déglutit sa salive. La jeune fille s'arrête près des enfants aux tambourins. Elle prend une sébile noire. Avec un manche de bois, elle rappellerait tout à fait celle qu'on présentait au culte, quand Sartre était petit. Tout à l'heure, quand la chèvre aura fini son numéro, la jeune fille passera dans l'assistance. L'homme s'avance vers la chèvre. Il a pris un fouet qu'il fait claquer sur le sol.

— Monte.

L'animal ne bouge pas. L'homme répète :

— Monte.

Le fouet claque, au ras de l'animal. Aucune réaction. L'homme menace. Il jure. La foule s'amuse vraiment. Elle se moque du montreur d'animaux. Elle encourage la chèvre. Sartre, lui-même, sourit. Tu as raison, te laisse pas faire, fais-toi payer. Le

fouet claque sur le dos de l'animal. Les spectateurs se calment. Le saltimbanque hurle à s'en péter les cordes vocales.

— Monte!

La chèvre promène son regard sur l'assistance. On y lit du défi ou une plainte. On est mal à l'aise. On évite de trop voir les yeux de l'animal.

Le bateleur est passé derrière la chèvre. Il la pousse. L'animal esquisse une ruade. L'homme dénoue sa ceinture. Il la brandit dans la main droite. Dans l'autre, le fouet. Et il frappe, un coup à gauche, un coup à droite. Tchac, il frappe, tchac. Sartre pense, il faudrait l'arrêter. Il ne sait pas comment. La foule se tait. Elle craint que protester n'excite davantage le montreur d'animaux. La jeune fille a reposé la sébile, inutile. Les enfants ont cessé de jouer du tambourin. Eux, le spectacle les intéresse. Ils n'ont pas peur. Trop contents d'être oubliés pour l'instant.

Le public soupire d'aise. L'homme laisse tomber fouet et ceinture. Il est en nage. Mais ça y est. La chèvre monte un échelon. Elle s'arrête. L'homme lance, du fond de la gorge:

— Va.

Deuxième échelon. Troisième. Des sourires apparaissent, pas très sûrs encore.

— Monte.

La chèvre lève la tête vers le haut de l'échelle. Elle la baisse vers son bourreau. Elle s'élance, très loin, trop loin. L'échelle s'écroule. Le saltimbanque saute en arrière. Les enfants lâchent leurs tambourins et la jeune fille s'éloigne à toutes jambes en emportant la recette. La chèvre s'écrase sur le trottoir. Elle pousse un drôle de cri, entre miaulement et vagissement.

Le public est parti. Les agents ont embarqué les baladins, homme, enfants et le cadavre de la chèvre. Il reste du sang, sur le bitume.

Sartre n'a pas bougé. Au moindre pas, il aurait été pris de vertige. Et puis il y a cette phrase qui tourne en rond dans sa tête. Spectacle unique au monde. Il n'arrive pas à s'en débarrasser. Spectacle unique au monde.

Le sang dégouline vers ses pieds. Bientôt, s'il n'y prend pas garde, il tachera la pointe de ses souliers. Sartre se sent obligé de bouger. Mais il ne sait plus où aller. Lever les yeux. Regarder ailleurs. Il lève les yeux. Il regarde par-delà la tache de sang. Il découvre Pierre Adelein qui pleure comme un vrai petit garçon.